



CONTES SAHARIENS

L'importance des récits populaires n'est plus à démontrer. Certes, celles de ces légendes qui s'appliquent au passé des peuples n'ont qu'un lointain rapport avec l'histoire, et les fables des autres sont fort souvent puérides. Mais ces récits nous offrent toujours un moyen précieux de saisir sur le vif la mentalité populaire, et nous n'en avons pas d'autre que celui-là. « Les figures de la poésie et de l'histoire, dit M. Anatole France ⁽¹⁾, ne vivent dans la pensée des peuples qu'à la condition de se transformer sans cesse. La foule humaine ne saurait s'intéresser à un personnage des vieux âges si elle ne lui prêtait pas ses propres sentiments et ses propres passions. »

Quand, au surplus, il ne s'agit pas seulement du peuple, mais d'un peuple doublement ignoré, d'abord parce qu'il est peuple, puis parce que ses coutumes sont absolument différentes des nôtres, les contes populaires deviennent encore plus utiles, parce qu'ils ne valent plus seulement par le caractère des personnages mis en scène : ils constituent encore, et surtout, une source d'informations sur des coutumes ignorées. Les petits détails de l'existence, qui échappent fréquemment au sociologue, si averti qu'il soit, apparaissent dans ces récits sous une forme qui ne peut être mise en doute, car elle est donnée par les intéressés eux-mêmes. Dans l'enthousiasme que continuent à lui inspirer des héros qu'il a transformés pour qu'ils lui ressemblent toujours, le conteur se laisse aller à dévoiler des secrets que jamais, autrement, il n'aurait osé exprimer, et moins à un étranger qu'à tout autre. Mais, pour constituer cette source d'informations, il faut que les récits soient présentés tels que les indigènes les racontent, sans que le souci de leur donner une forme littéraire vienne en faire disparaître les détails les plus savoureux, ou changer absolument le caractère des personnages.

(1) *Vie de Jeanne d'Arc.*

Or, il n'y a, comme le dit si justement M. le Dr Mardrus, en présentant sa traduction des *Mille et une Nuits*, il n'y a qu'une façon honnête et fidèle de traduire, et c'est la littéralité. On conviendra, toutefois, que cette méthode est d'une application difficile, quand il s'agit de traditions purement orales.

C'est pourtant ce souci d'exactitude qui a donné sa physionomie au recueil des *Contes Sahariens* que je présente aujourd'hui, et qui n'est ni un recueil complet, ni un choix de contes.

Ce n'est pas un choix, et le lecteur ne manquera point de remarquer que tous ces contes ne lui sont pas inconnus, soit qu'il les ait déjà lus, soit qu'il ait entendu conter la même chose par des Arabes du Nord de l'Algérie.

Ce n'est pas davantage un recueil complet, non seulement parce que je n'ai point la prétention d'avoir entendu conter tous les récits qui ont cours au Sahara, mais encore parce que je ne donne pas ici tous ceux que j'ai entendus. Je m'en suis tenu, en effet, à ceux que j'ai entendus plusieurs fois, et dans des conditions telles, que je pensais pouvoir reproduire presque exactement le récit que le conteur indigène avait fait devant moi.

Pour ceux dont la fable est déjà connue, il n'est pas sans intérêt de voir ce que le conte du Nord est devenu en passant dans le répertoire saharien, et même pour ceux dont la fable est inédite, — du moins, à ma connaissance, — les détails me paraissent plus instructifs que la fable elle-même.

Si le principe que je rappelais tout à l'heure n'était si universellement admis déjà, on en trouverait la justification dans ce recueil saharien. Là, en effet, où des populations d'origines diverses sont juxtaposées, chacune d'elles a conservé sa tradition propre. En groupant ces contes selon l'origine des conteurs, il me semble, — et je souhaiterais que le lecteur éprouvât aussi cette impression, bien que je sente parfaitement l'imperfection de mes récits, — avoir caractérisé les quatre races qui vivent là-bas côte à côte, sans se mêler jamais. Pourtant, chacun des récits est connu à peu près de tous les indigènes. Mais quand, le soir, autour du feu du bivouac, au pâturage, ou lors des expéditions de pillage, — des ghazzias, — les Sahariens, — comme jadis nos paysans à la « veillée », — entament les récits égrillards ou terrifiants qui trompent la longueur des nuits à la belle étoile, nul ne songe à conter autre chose que les récits de sa race. L'Arabe ne manque point cette occasion d'afficher son mépris de la femme; l'Amaher se reporte toujours orgueilleusement à la noblesse de ses origines; le Soudanais dit d'une voix dolente et résignée ses tranches d'éternel esclave, d'éternel persécuté; et le

Hartani astucieux se complaît dans les « histoires de bêtes », où l'on voit toujours le plus faible finir par venir à bout du plus fort. Ce sont surtout ces « histoires de bêtes » qui sont connues de tous. Mais le Soudanais est encore trop timide pour oser les exprimer, et ni les Arabes, ni les Imouhar, qui rient de grand cœur en les écoutant, ne croiraient pouvoir les conter sans déroger. Les Imouhar y font pourtant volontiers allusion, dans la conversation, car ils ne détestent pas l'allégorie, et ils ne la manient point toujours sans habileté.

Quand Moussa ag Amastan vint faire sa soumission à Aïn-Salah, je m'efforçai de bien lui faire comprendre ce que devait être son attitude vis-à-vis de nous, et ne craignis point de revenir plusieurs fois sur ce sujet. Un jour, il m'interrompit pour me dire :

« Oui, j'ai compris. Le Français est comme la vipère à cornes. Si l'on passe près d'elle sans la toucher, elle ne bouge pas ; mais si on la dérange, si on l'offusque, elle pique, et elle tue. »

Je pourrais citer bien des phrases de ce genre, qui montrent combien les pasteurs sahariens sont observateurs de la Nature, et combien ils aiment puiser dans cette observation les sujets de leurs discours. Mais je n'ai jamais entendu un Amaher dire tout au long le conte auquel il venait de faire allusion.

On s'étonnera peut-être de ne trouver, pour les Imouhar, que des légendes historiques. Le fait est que je n'ai jamais vu leur imagination s'exercer que sur des sujets de cette nature, ou à propos de dénominations géographiques⁽¹⁾. Mais quand il s'agit d'un conte d'origine exotique, comme la *Reconnaissance du Lion*, ils éprouvent le besoin de l'arranger à leur façon.

Il est un autre genre qui leur est familier : la chanson, et surtout la chanson d'amour. J'en ai recueilli quelques-unes. Mais elles sont d'un intérêt plus que médiocre. Les Imouhar, en poésie, sont d'une telle concision, que, pour saisir le sens de leurs chansons, il faut déjà être au courant des incidents auxquels elles se rapportent. Loin d'éclairer sur les coutumes, la chanson exige, pour être comprise, qu'on connaisse d'avance ces coutumes. Il n'y avait donc pas lieu d'en reproduire ici.

Et maintenant, après ces trop longues observations, je passe la parole aux conteurs sahariens.

* * *

(1) Voir, en outre des légendes ci-après, dans mon *Essai de transcription méthodique des noms de lieux Touareg*, les légendes de Illa Aman, Oudan, Ti n Izaouaten.

CONTES DES HARRATIN DE LA TIDIKELT

I

LE HÉRISSON, LE CHACAL ET LE LION

Le hérisson et le chacal devisaient un jour ensemble ; le chacal se vantait de tous les bons tours qu'il avait joués.

« — Combien as-tu de ruses ? lui demanda le hérisson.

— Oh ! répondit le chacal, j'en ai deux grands pleins sacs et une petite gibecière. Et toi ? Combien as-tu de ruses ?

— Moi ! Je n'en ai qu'une seule et peut-être en plus une demie. »

Ils continuèrent à se promener et vinrent à passer près d'un jardin. On venait de faire la récolte des dattes et le michar⁽¹⁾ était rempli. Ils purent s'en rendre compte en regardant par un trou qui existait dans le mur, au ras du sol.

« — Hum ! dit le chacal, si nous allions manger des dattes !

— C'est une idée, fit l'autre. Ce trou n'est pas bien grand, mais il l'est assez pour entrer. »

Ils entrèrent, en effet. Le chacal se mit à manger gloutonnement. Il n'avait jamais été à pareille fête. Le hérisson, au contraire, mangea une datte, sortit, puis revint en manger une autre et continua ce manège, tant que le chacal s'en aperçut.

« — Qu'as-tu à sortir ainsi sans cesse ? demanda le chacal.

— Je vais voir si le maître du jardin ne vient pas. Ne t'inquiète pas ! Tout à l'heure, tu monteras la garde à ton tour, et je mangerai.

— Tu as raison ! » reprit le chacal, qui n'en perdait pas une bouchée.

Une fois, le hérisson s'aperçut qu'il ne passait plus qu'à peine par le trou d'entrée et que, s'il mangeait une datte de plus, il ne pourrait pas sortir du tout. Il resta donc dehors et s'écria : « Voilà le maître du jardin ! Sauvons-nous vite ! »

Le chacal se précipita vers le trou. Mais il avait tant mangé de dattes, qu'il ne put passer. « Aïe ! s'écria-t-il, je suis pris ! Hérisson, mon ami, mon frère, prête-moi une ruse !

— Je n'en avais qu'une et je l'ai employée. Il ne m'en reste plus. Mais toi qui en as plein deux grands sacs et une gibecière, tu ne peux pas te tirer de peine ?

(1) Enclos à ciel-ouvert qui sert de magasin provisoire au moment de la récolte des dattes.

— Hélas ! non ! je n'ai pas celle qu'il me faudrait. Prête-moi ta demi-ruse.

— Ma demi-ruse, c'est de faire la boule.

— Mais je ne peux pas, moi ! Je n'ai pas de piquants !

— Eh bien ! alors, fais le mort. Laisse les mouches venir dans ta gueule. Quand le maître du jardin arrivera, il te jettera peut-être par-dessus le mur pour que tu n'empoisonnes pas les dattes. Seulement, n'oublie pas de prendre les souliers du propriétaire pour qu'il ne puisse pas courir après toi. »

Le chacal suivit ce conseil et fit le mort. Quand vint le maître du jardin visiter son michar, il l'aperçut. « Ah ! Ah ! dit-il, ce chacal est venu manger des dattes, et il en a tant mangé, qu'il en est mort. C'est bien fait pour lui, la sale bête ! » Et, le prenant par la queue, il le jeta par-dessus le mur. Le chacal retomba sur ses pieds, bondit sur les souliers que le propriétaire avait laissés à la porte du michar et s'enfuit à toutes jambes.

A quelque distance de là, il rencontra le lion.

« — Bonjour, monseigneur le lion, lui dit-il.

— Bonjour, chacal. Dis-moi, tu as de bien beaux souliers ! Où les as-tu achetés ?

— C'est moi qui les ai faits, répondit le chacal qui avait retrouvé son assurance.

— Tu devrais bien m'en faire de pareils.

— Oh ! monseigneur le lion, pour toi, je les ferais plus beaux encore. Mais je n'ai plus de cuir.

— Du cuir ! C'est facile à trouver.

— Certes ! Toi qui es fort, tu n'as qu'à étrangler un chameau et une vache, et, avec leurs peaux, je pourrai te faire des souliers superbes. »

Le lion partit en chasse, étrangla un chameau et saigna une vache. Il ne les mangea point tout entiers et le chacal en eut une bonne part. Après quoi, avec les peaux, il se mit à faire les souliers. Il prit ces peaux toutes vertes, les coupa en morceaux, puis se mit à les coudre, tels quels, sur les pieds du lion. En les cousant, il piquait dans la chair. « Ah ! tu me fais mal ! disait le lion.

— Eh ! celui qui veut être bien chaussé ne doit point faire « Ah ! » Si je ne faisais ainsi, le soulier serait trop large et tu n'aurais point joli pied. »

Le lion se laissa convaincre et patienta. Quand le chacal eut fini de coudre, il fit un bon feu. « Approche-toi, dit-il au lion, et chauffe tes pieds. Il faut cela pour que les souliers deviennent jolis. »

Le lion l'écouta, s'étendit sur le côté et présenta ses quatre pieds

au feu. Mais à la chaleur, le cuir vert, en séchant, se rétrécit. Cela lui faisait rentrer les griffes dans sa propre chair et il ne put se remettre sur ses pieds. Il en pensa mourir de douleur et de rage et s'évanouit.

Le croyant mort, le chacal commença à le manger et l'attaqua par le derrière. Bien lui en prit, car le lion revint à lui. « Tu me fais mal ! gémit-il.

— Oh ! que c'est bon, la viande des fesses ! ricana le chacal.

— La viande des joues est encore bien meilleure, dit le lion, à qui il venait une idée.

— C'est peut-être vrai, » reprit le chacal qui s'avança, mais prudemment, pour en goûter.

Alors, le lion ouvrit la gueule et chercha à saisir le chacal. Mais celui-ci se tenait sur ses gardes et le lion ne put saisir que la queue, qui fut coupée du coup.

Le chacal s'enfuit sans en demander davantage. « Va ! va ! lui cria le lion, tu es marqué maintenant et je te retrouverai un jour ou l'autre. »

Puis le lion se mit à déchirer ses souliers à belles dents. Cela lui faisait grand mal. Il y mit longtemps et, quand il eut fini, il eut mal aux pieds longtemps encore. Cependant, il guérit de cette maladie.

Le chacal, lui, n'était pas sans inquiétude. « J'ai fait là une vilaine farce, se disait-il, et je pourrais bien la payer cher. »

Il convoqua tous les chacals, ses camarades, pour tenir conseil.

« — J'ai appris, leur dit-il, que le lion nous a déclaré la guerre et qu'il veut tous nous exterminer. Comment allons-nous faire pour nous sauver ?

— Comment, comment faire ? Parle, toi ! dirent tous les autres.

— Je ne sais pas non plus. Nous allons chercher ensemble. Mais il ne faut pas de traître. Et il ne faut pas que nous nous séparions avant d'avoir trouvé un moyen de vaincre le lion.

— Non, non ! nous ne nous séparerons pas !

— C'est cela ! Mais, pour être sûr que personne ne trahira et ne s'enfuira avant la fin du conseil, je propose que nous nous attachions tous ensemble par la queue.

— Oui, oui ! Tu as raison ! Tu seras notre chef !

— Eh bien ! attachez-vous par la queue. Moi, je vais monter sur cette colline pour voir si le lion approche et, tout à l'heure, je reviendrai pour le conseil. Si vous me voyez revenir tout doucement, ça va bien : c'est que le lion n'est pas en vue. Mais si je reviens couvert de sueur et en galopant, ça vaudra dire : Sauve qui peut ! Le lion arrive !

— C'est entendu ! Tu penses à tout. »

Il s'éloigna un peu, se cacha et observa. Quand il vit que les autres s'étaient attachés par la queue, il alla se plonger dans le ruisseau et revint en courant.

Dès que les autres l'aperçurent, ruisselant et courant, ils tirèrent si fort pour s'enfuir, que toutes les queues restèrent ensemble et que tous les chacals s'enfuirent sans queue. « Maintenant, se dit le gaillard, le lion ne pourra plus me reconnaître. »

Cependant, le lion, étant guéri, songeait à se venger. Il se mit en chasse. A chaque instant, il rencontrait un chacal sans queue et courait sur lui. Un jour, il réussit à en prendre un, le tua et le mangea. Mais, dès le lendemain, il en vit un autre. Cela l'intrigua fort. Et, pour être sûr de se venger de son ennemi, il chassait tous les chacals sans queue, et, chaque fois qu'il en prenait un, il le tuait et le mangeait, se demandant chaque fois comment cela se pouvait faire qu'il y eût tant de chacals sans queue.

Pendant ce temps, le chacal aux souliers s'était rendu sur un petit mamelon et y avait creusé un terrier profond, avec quatre ouvertures : une au nord, une au midi, une au levant et une au couchant. Quand il n'avait rien de mieux à faire, il restait en observation au sommet du mamelon.

Un jour qu'il était ainsi, le lion vint à passer. En apercevant ce chacal sans queue, qui ne s'enfuyait point et qui le regardait effrontément, il pensa que ce devait être celui qu'il cherchait.

« — Hé! là-bas, chacal! cria-t-il. N'est-ce point toi, mon camarade?

— Si! Si! C'est moi qui t'ai confectionné des souliers.

— Ah! vaurien! » rugit le lion, qui s'élança pour le saisir.

Mais le chacal disparut dans un de ses trous. Le lion se coucha à l'entrée. « Je te ferai mourir de faim, ou je te prendrai », dit-il.

Le chacal sortit d'un autre côté, montrant sa tête : « Tu n'as pas besoin d'une paire de souliers? »

Le lion se précipita vers ce trou et le chacal disparut pour aller sortir à un autre. Le lion vit ainsi qu'il y avait quatre sorties, et, pour obliger le chacal à rester dans son terrier, il se mit à tourner au galop autour du mamelon. Mais, à ce manège-là, il fut bientôt si fatigué, qu'il renonça à se venger. Il s'en alla ailleurs, et quand il voyait un chacal, il ne courait plus sur lui, même si ce chacal avait la queue coupée.

II

LE CHACAL, LE FENEK ⁽¹⁾ ET L'ÉLÉPHANT

Un jour, le fenek et le chacal s'en allaient de compagnie. Comme ils arrivaient à un carrefour, ils aperçurent un endroit où le sable avait été remué pour tendre un piège.

« — Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le chacal.

— Tu ne connais pas ? réinterrogea le fenek.

— Ma foi, non !

— Bien sûr ?

— Par Dieu !

— Eh bien ! c'est une msella ⁽²⁾ pour les grands personnages.

— Cela tombe bien, reprit le chacal. Car c'est à peu près l'heure de la prière, et je vais la faire ici.

— Certes ! tu en as le droit. Tu es un grand personnage. Moi qui ne suis qu'un malheureux, je ferai la mienne à côté. »

Le chacal se plaça sur la msella. Mais, comme il prenait du sable pour faire ses ablutions, il appuya sur le ressort. Le piège se déclancha et le chacal se trouva pris.

« — Aïe ! aïe ! Qu'est-ce qui m'arrive ? Quel malheur !

— Ce n'est rien ! dit le fenek. Le malheur ne sera que tout à l'heure, quand le maître du piège arrivera ! »

Il s'enfuit en riant et s'alla cacher dans la forêt.

Là, il rencontra l'éléphant, qui lui fit des remontrances.

« — Que viens-tu faire chez nous ?

— Seigneur ! répondit humblement le fenek, je cherche du travail.

— Ce n'est que cela ? Eh bien ! je te prends à mon service.

— Tu me combles, seigneur ! Mais je dois te dire une chose.

— Parle !

— J'appartiens à une famille pieuse et je ne pourrais te servir si tu n'étais pas croyant.

— Je suis croyant, parbleu ! Et pour qui me prends-tu donc ?

— Dieu soit loué ! Alors, tu ne m'empêcheras pas de prier le vendredi ?

— Non, certes ! Et je prierai avec toi.

— Dieu soit loué ! Je t'appartiens donc pour les six jours de la semaine, et, le vendredi, nous prierons ensemble. »

(1) Petit renard des sables.

(2) Endroit de prière. Au Sahara, un simple emplacement qu'on a débarrassé des cailloux superficiels.

Le marché conclu, le fenek se mit au travail et il fut un serviteur remarquable. Quand ce fut le vendredi : « C'est aujourd'hui le jour de la prière, seigneur, dit-il. Si tu veux m'accompagner, nous irons à la mosquée.

— Allons-y ! fit l'éléphant.

— Le chemin, pour y arriver, n'est pas très bon, mais n'y prends garde ! Si le terrain enfonce sous tes pieds, c'est que la Bénédiction l'arrive !

— Je suis croyant et ne crains rien !

— Allons donc ! »

Le fenek se dirigea vers un bas-fond au terrain mouvant qu'il connaissait parfaitement. L'éléphant le suivit. Quand ils arrivèrent à ce terrain dangereux, le fenek passa devant, et, comme il était léger, il n'enfonça pas. Mais le terrain céda sous le poids de l'éléphant.

« — Oh ! oh ! fit celui-ci.

— Ne crains rien. C'est la Bénédiction qui t'arrive. Avance encore un peu.

— Oh ! oh ! répéta l'éléphant, qui enfonceait davantage.

— Serais-tu, par hasard, en état de péché ? Vois, moi qui ai le cœur pur, je n'enfonce pas.

— Je n'ai commis aucun péché, murmura le colosse.

— Avance donc et sois sans crainte. C'est la Bénédiction !

— Oh ! oh ! dit encore l'éléphant, qu'un nouvel effort faisait enfoncer jusqu'aux genoux.

— Mais remue-toi donc et ne reste pas là immobile ! Tu ne crois pas en Dieu !

— Oh ! oh ! je suis perdu ! dit l'éléphant, enfonceant jusqu'au ventre.

— Ah ! que je regrette de m'être mis à ton service ! Je vois bien que tu ne crois pas en Dieu !

— Oh ! oh !... je crois... je crois... que tu es une canaille », invectiva l'éléphant, qui ne pouvait plus remuer du tout.

Le fenek cessa de railler, mais passa derrière l'éléphant et se mit à le mordre à belles dents. De temps en temps, il s'interrompait pour dire d'un air goguenard : « C'est bon, la viande des fesses ! ô seigneur !

— Crois-tu ? murmura l'autre faiblement. On m'a toujours dit que celle de la trompe est bien meilleure !

— Oh ! que non ! C'est celle des fesses qui est la meilleure, tant que tu es encore vivant ! »

— Il mangea tout son saoul, puis alla faire la sieste dans le bois. Comme il était là, survint un chacal qui le saisit et voulut le manger.

« — Je t'en prie, supplia le fenek, ne me mange pas ! Je suis mai-

gre, je n'ai que de la mauvaise viande et j'ai justement là un éléphant dont je t'ai gardé la meilleure part. »

Le chacal se laissa convaincre et le fenek lui montra le corps de l'éléphant, aux deux tiers enfoui. « Vois, ajouta-t-il, je n'ai pas touché à la trompe, bien que ce soit le meilleur morceau. C'est que je le gardais pour toi. »

Le chacal s'approcha et se mit à manger de la trompe. Mais l'espoir du fenek fut déçu, parce que l'éléphant ne bougea pas : il était mort. Aussi, le chacal put-il se rassasier à sa guise. Quand il en eut assez, il revint vers le fenek.

« — Fenek, lui dit-il, je vois que tu es un brave homme.

— Qu'il augmente ton bien ! répondit l'autre.

— Aussi, je vais te confier mon troupeau. J'ai deux cents brebis, et je suis sûr qu'entre tes mains, elles prospéreront.

— S'il plaît à Dieu ! » conclut le fenek.

Le chacal conduisit le fenek à son troupeau, qui comprenait deux cents belles brebis, et lui en confia la garde. Puis, tranquille et content, il se remit en chasse.

Le premier soin du fenek fut d'emmener le troupeau loin de là. Et, chaque jour, il mangea une brebis. Quand il n'en resta plus, il reprit la vie errante. Et ce fut ainsi qu'un jour, il rencontra le chacal.

« — Bonjour, seigneur chacal, fit-il humblement.

— Bonjour, fenek. N'est-ce point toi à qui j'ai confié mon troupeau ?

— C'est bien moi, seigneur !

— Eh bien ! Comment est-il, ce troupeau ?

— Il n'y a que le bien !

— Dieu soit loué ! Et où est-il ? Je voudrais bien le voir.

— Tu es le maître. A ta volonté ! Mais je dois te dire que, l'année passée, un menteur me dit que tu étais mort. J'en eus beaucoup de peine, tu peux m'en croire.

— Que Dieu te bénisse !

— Alors, j'ai donné la moitié du troupeau aux pauvres, en leur recommandant de prier pour toi, pour que tu ailles au Paradis !

— Heu ! heu !... L'intention était bonne, évidemment... Seulement, je n'étais pas mort.

— Heureusement ! C'est justement ce que l'on m'a appris l'autre jour et j'en ai éprouvé une grande joie.

— Que Dieu prolonge ta vie !

— Et, pour témoigner de cette joie, j'ai donné le reste du troupeau aux pauvres pour qu'ils puissent dire avec moi : Dieu soit loué !

— Va-t-en au diable !

— Oui, seigneur ! Mais j'ai une chose à te demander.

— Quoi donc, encore ?

— C'est que tu me paies mon salaire ! »

CONTES DES ESCLAVES SOUDANAIS

I

CELUI QUI ENTEND LA ROSÉE

Un homme avait épousé une femme très belle. Au bout de quelque temps, elle lui donna un fils qu'on appela « Celui qui entend la Rosée ». Mais la mère mourut des suites de ses couches et « Celui qui entend la Rosée » resta orphelin.

Le père épousa, quelque temps après, une autre femme qui n'était pas aussi jolie que la première. Et cette femme, qui était méchante, fut très jalouse de l'enfant parce qu'il était aussi beau que sa mère. Elle fit tout ce qu'elle put pour le faire périr, mais lui, qui entendait la rosée, déjouait toutes ses ruses et évitait tous ses pièges.

Alors, elle essaya de l'empoisonner. Mais il sentit le poison dans le lait qui lui était offert et ne le but pas. Il vécut encore.

Alors, elle l'emmena à la rivière, lui faisant porter du linge et disant qu'elle allait laver. Elle avait mis dans un haouli⁽¹⁾ plusieurs vipères et un gros serpent. Et le petit portait tout cela sous son bras.

En arrivant à la rivière, elle voulut lui faire ouvrir le haouli.

« — Je sais, lui dit-il, que tu a mis des vipères dedans, et je ne l'ouvrirai pas. »

Alors, la marâtre se mit en colère et secoua le haouli. Une des vipères sortit, mais ne toucha pas à l'enfant. Elle se précipita, au contraire, sur la femme et la mordit. La marâtre en mourut.

« Celui qui entend la Rosée » revint seul vers la maison. En traversant la forêt, il s'égara. Il erra longtemps jusqu'à ce qu'il rencontrât le lion. L'enfant eut grand peur, mais le lion le rassura. Il lui demanda de quel pays il était, lui promit de le protéger contre tous les animaux de la forêt et de le ramener chez lui.

Ils marchèrent ensemble. Le jour, ils cheminaient. La nuit, pendant que l'enfant dormait, le lion chassait et cherchait la nourriture. Une nuit, pendant que le lion chassait, une tahouri⁽²⁾ s'approcha de

(1) Large pièce d'étoffe de laine qui constitue souvent l'unique vêtement des femmes pauvres.

(2) Variété d'hyène.

l'enfant qui eut grand peur. La tahouri voulut le manger. Il cria au secours. Le lion l'entendit, accourut et tua la tahouri.

Ils continuèrent leur route. Un jour, ils rencontrèrent une tamma ⁽¹⁾. « Cette fois, dit le lion, je ne puis même pas me sauver moi-même. — Ne crains rien ! dit « Celui qui entend la Rosée ». C'est moi qui te sauverai. » Il mit ses vêtements en corde en les attachant avec des épines de gommier, lia avec cette corde les pattes du lion et le hissa sur un arbre. La tamma passa sans pouvoir les atteindre. Alors, ils descendirent et continuèrent leur route.

Ils arrivèrent bientôt près de la ville. Là, ils se séparèrent. Le lion revint dans la forêt, et « Celui qui entend la Rosée » rentra chez lui, et son père fut très heureux de le revoir.

II

L'HOMME AUX SOIXANTE-DIX ESCLAVES

Un homme avait soixante-dix esclaves, plus un qui n'était bon à rien. Ce dernier était relégué dans une maison en ruines, où personne ne s'occupait de lui.

Cependant, la sécheresse désolait le pays. Matin et soir, dans leurs prières, les gens demandaient à Dieu de faire pleuvoir. Et la pluie ne tombait pas. Cela dura soixante-dix ans.

Un jour, l'esclave qui n'était bon à rien et dont personne ne s'occupait entendit passer près de sa ruine des gens qui se plaignaient de la sécheresse. Alors, le soir, en faisant sa prière, il demanda à Dieu de faire pleuvoir. Et la pluie commença aussitôt de tomber.

Tout d'abord, les gens furent très contents. Mais le pauvre esclave, qui n'avait ni vêtements, ni feu, avait grand froid. Il alla trouver son maître pour lui demander des vêtements. Le maître lui en refusa.

La pluie continuait et le monde se plaignait d'avoir trop d'eau. Mais, malgré toutes les prières, la pluie continua pendant sept ans.

Le pauvre esclave eut pitié du pays. Le soir, en faisant sa prière, il demanda à Dieu de faire cesser la pluie. Et la pluie cessa aussitôt.

Un voisin avait entendu le pauvre esclave faire sa prière. Il se rendit chez le maître de ce malheureux et lui dit : « Tu as un esclave que je voudrais bien acheter. » L'autre fit venir ses soixante-dix esclaves, et, chaque fois, le voisin disait : « Ce n'est pas celui-là ! » Alors, le maître dit : « Peut-être voudrais-tu cet esclave qui n'est

(1) Gros serpent, sans doute fabuleux.

bon à rien et qui vit dans la ruine? — Celui-là même, répondit le voisin. — Celui-là, je te le donne pour rien. Tu n'as qu'à aller le prendre. — Je désire le payer pour qu'il soit bien à moi. — Veux-tu le payer trente mitkal? — Je t'en donne soixante. — Eh bien! va le chercher, il est à toi. »

Le voisin alla chercher le pauvre esclave, qui lui demanda :

« — Pourquoi m'as-tu acheté? Je ne suis bon à rien. — Afin que tu pries Dieu pour moi ! »

Son nouveau maître l'habilla, le nourrit bien et lui donna une bonne maison. Et l'esclave priait pour son maître, dont les biens devinrent très prospères parce que Dieu écoutait toujours les prières de l'esclave.

Cependant, l'ancien maître avait mis en route une caravane de sept cents chameaux. Elle fut enlevée par ses ennemis et il perdit tous ses chameaux et toutes ses marchandises. Il revint à sa maison et la trouva en feu. Il se mit à la recherche de ses esclaves et les trouva tous malades.

Le voisin, lui, était plus riche et plus heureux que jamais.

Alors, l'ancien maître alla à son tour trouver le voisin :

« — Je viens te demander de me revendre mon esclave, celui qui n'est bon à rien.

— Je le garde, répondit le voisin.

— Je t'en donnerai deux cents douros.

— Il se plaît chez moi et je suis content de lui. Nous ne nous séparerons pas ! »

